



CONCOURS NATIONAL
DE LA RÉSISTANCE
ET DE LA DÉPORTATION

|

MUSÉE DE LA RÉSISTANCE
DE BONDUES



RÉSISTER
À LA DÉPORTATION
EN FRANCE ET EN EUROPE

SOMMAIRE

- 1 - Déporter pour réprimer
- 2 - Déporter pour réprimer et exterminer
- 3 - Des déportations spécifiques
- 4 - Des stratégies d'évitement
- 5 - Connaître la déportation pour la dénoncer
- 6 - Aider et sauver en France occupée
- 7 - Aider et sauver en Europe occupée
- FOCUS : La Liste de Schindler
- 8 - Le recours à la lutte armée
- FOCUS : La révolte de Sobibor
- 9 - Les évasions
- 10 - La résistance organisée dans les camps
- 11 - «Chaque mort est une victoire SS»
- 12 - Survivre et témoigner
- 13 - Obtenir justice

En lien avec le thème du Concours National de la Résistance et de la Déportation 2023 - 2024 : « RÉSISTER A LA DÉPORTATION EN FRANCE ET EN EUROPE », l'exposition réalisée par le Musée de la Résistance de Bondues et l'association Souvenir de la Résistance et des fusillés du Fort de Bondues est destinée aux élèves des établissements qui préparent le CNRD. Le livret reprend l'essentiel du texte des différents panneaux de l'exposition et quelques documents présentés.

Pour compléter l'exposition, ou plutôt la prolonger, nous proposons des « focus » sur des aspects ne pouvant être intégrés dans l'exposition afin d'en privilégier la lisibilité. Ces deux focus proposent aux élèves (et à leurs enseignants) des pistes pour travailler sur la longue durée ou approfondir la réflexion sur certains aspects dans une démarche interdisciplinaire. Mais aussi à varier les supports utilisés dans le cadre de la préparation aux épreuves individuelles et aux travaux collectifs en s'appuyant sur le PEAC. Certains termes sont accompagnés d'un astérisque et sont ainsi définis dans le lexique.

Équipe scientifique : Pascale Cazeel, Commissaire d'exposition, Marie-Christine Bouche, Guillaume Delhaye, Emmanuel Dhullu, Monique Heddebaut, Odile Louage, Hélène Priego
Livret de visite : Laurette Marotel, professeure missionnée au Musée par le Rectorat et Estelle Delebarre Dupont, chargée des publics et de la communication au Musée
Coordination : Hélène Priego et Estelle Delebarre Dupont
Graphisme : Pascal Dupont, directeur artistique chez By Cal

LEXIQUE

Aktion T4 : en septembre 1939, une politique d'assassinat contre certaines catégories de malades handicapés est lancée dans une volonté «d'épuration de la race». L'assassinat est réalisé dans six cliniques transformées en centres de mise à mort. Jusqu'aux protestations de l'Église allemande, 70 000 Allemands sont assassinés entre 1939 et l'été 1941.

Massacre de Katyn : le 5 mars 1940, Staline ordonne de tuer tous les officiers polonais mais aussi tous les réservistes, étudiants, médecins, ingénieurs, chefs d'entreprise, qui représentant l'élite de la Pologne, étant vue comme un vivier de la résistance aux régimes nazi et soviétique. 27 500 personnes périssent.

Camp de Trawniki : camp dans lequel des gardes recrutés en Europe de l'Est, souvent des prisonniers de guerre soviétiques furent formés pour servir d'auxiliaires aux SS dans l' Aktion Reinhard et le processus de déportation et d'encadrement dans les centres de mise à mort.

Centres de mise à mort (ou centre d'extermination) : ce terme désigne les six centres de mise à mort (cf carte panneau 2), créés par l'Allemagne nazie en Pologne dès 1941 pour l'assassinat systématique des seuls Juifs et occasionnellement des Tsiganes. Si Auschwitz et Lublin-Majdanek furent des camps mixtes, Belzec, Chelmno, Sobibor et Treblinka furent avant tout des terminus ferroviaires. Le taux de mortalité y est de 99,99 %.

Cheminots (dont 25 sont aujourd'hui connus) : ils ont réussi à sauver au moins 41 personnes dont 28 enfants. L'un d'eux se nomme Marcel HOFFMANN : il est reconnu en 2020 « Juste parmi les Nations » pour avoir sauvé : Maurice, Rose et Samuel Blanck, Germaine Dagan (née Banach), Aline Kurcbart, Thérèse et Henriette Lehner, Michel Rapoport, Hélène (née Liberman), Jacques et Jean Stulzaft, Jacques Topaz.

Infirmières de l'hôpital Ambroise Paré de Lille : l'une d'elle, France Neubert, cache un nourrisson de trois mois, Michel Baran dans un sac à dos et l'emmène à la clinique. Elle est reconnue « Juste parmi les nations » en 1990.

Juste parmi les Nations : ce terme désigne les non-Juifs qui ont risqué leurs vies pour soustraire les Juifs aux persécutions nazies. Depuis 1963, cette distinction – la plus haute distinction civile décernée par l'État hébreu à des non-Juifs – est attribuée par une Commission présidée par un juge de la Cour suprême de l'État d'Israël. Depuis cette même date, Yad Vashem a créé à Jérusalem l'Avenue des Justes plantée d'arbres à leurs noms, puis le Jardin des Justes où les listes de noms sont gravées sur des murs, pays par pays.

Les marches de la mort : à l'été 1944, alors que les Soviétiques ont libéré le centre de mise à mort de Majdanek, Himmler donne l'ordre d'évacuer tous les prisonniers vers le Reich allemand. Pendant ces marches de la mort, les gardes SS maltrahaient brutalement les prisonniers. Obéissant aux ordres, ils fusillèrent des centaines de prisonniers qui ne pouvaient pas suivre le rythme, qui s'effondraient ou qui ne pouvaient pas débarquer des bateaux ou des trains. Des milliers de prisonniers moururent d'hypothermie, d'inanition et d'épuisement, jusqu'au dernier jour de la guerre.

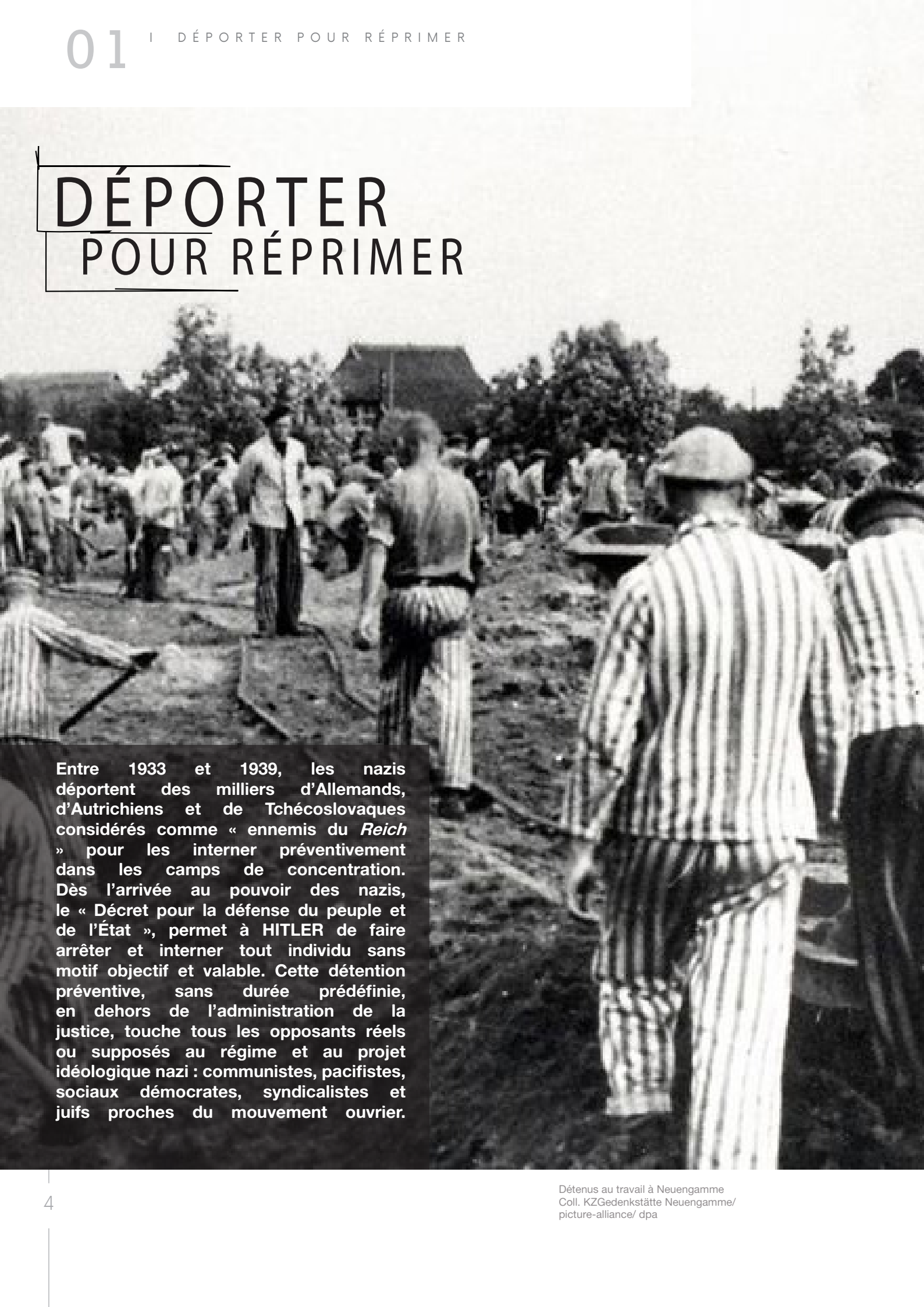
Négationnisme : Doctrine niant la réalité du génocide des Juifs par les nazis, notamment l'existence des chambres à gaz.

Totenkopfverbände : (formations à tête de mort) étaient des unités SS chargées de la gestion des camps de concentration de l'Allemagne nazie avant et pendant la Seconde Guerre mondiale.

Treblinka après la révolte : voir panneau 10

Yad Vashem : il a été créé par une loi votée par la Knesset en 1953. Il est situé à Jérusalem, sur la colline du Souvenir, face au mont Herzl. Il regroupe aujourd'hui un musée d'Histoire de la Shoah, un musée d'art et un centre des archives. Alors que le Musée traitait de la Shoah avant 2005, le nouveau musée a choisi de montrer davantage les Juifs en tant qu'acteurs et non plus seulement victimes des persécutions. L'accent est mis aussi sur les destins individuels, à travers les documents mais aussi les récits des guides accompagnant les visiteurs.

DÉPORTER POUR RÉPRIMER



Entre 1933 et 1939, les nazis déportent des milliers d'Allemands, d'Autrichiens et de Tchécoslovaques considérés comme « ennemis du *Reich* » pour les interner préventivement dans les camps de concentration. Dès l'arrivée au pouvoir des nazis, le « Décret pour la défense du peuple et de l'État », permet à HITLER de faire arrêter et interner tout individu sans motif objectif et valable. Cette détention préventive, sans durée prédéfinie, en dehors de l'administration de la justice, touche tous les opposants réels ou supposés au régime et au projet idéologique nazi : communistes, pacifistes, sociaux démocrates, syndicalistes et juifs proches du mouvement ouvrier.

Après l'élimination de ROËHM (chef de la SA) en juillet 1934, c'est la SS (*SchutzStaffel*) dirigée par HIMMLER, qui est chargée du système concentrationnaire. EICKE, premier commandant de Dachau, rédige un règlement du camp (le futur commandant d'Auschwitz, HOESS, y est formé). Devenu inspecteur des camps de concentration, il applique le « modèle » de Dachau à tous les autres camps. Contraints à un travail censé les rééduquer, briser leur résistance, les détenus sont soumis à une discipline très dure, à des punitions physiques et à la brutalité des *SS Totenkopfverbände**, gardiens des camps.

« [...] Nous ne sommes pas là pour traiter humainement les porcs qui se trouvent là-dedans. Nous ne les considérons pas comme des hommes de notre espèce, mais comme des hommes de deuxième catégorie [...]. Alors qu'on attende pas de sentimentalisme de notre part. Si l'un d'entre nous ne supporte pas la vue du sang, il n'a pas sa place parmi nous [...] Plus nous crèverons de ces bâtards, moins nous en aurons à nourrir». (Extrait d'un discours d'un SS du camp de Dachau, mars 1933, cité par Wolfgang SOFSKY, *L'organisation de la terreur*, Calman-Lévy, Paris, 1995)

À partir de 1935 : on ne remet plus en liberté les condamnés qui ont purgé leur peine. Les « droit commun » et / ou « récidivistes verts » sont déportés vers les camps de concentration où ils forment l'encadrement répressif.

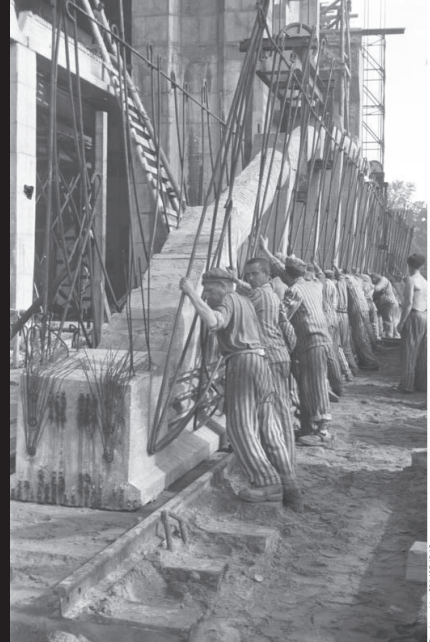


Himmler et Eicke sur le front de l'Est en janvier 1942.
Photo de propagande du photographe de guerre Wittmar.

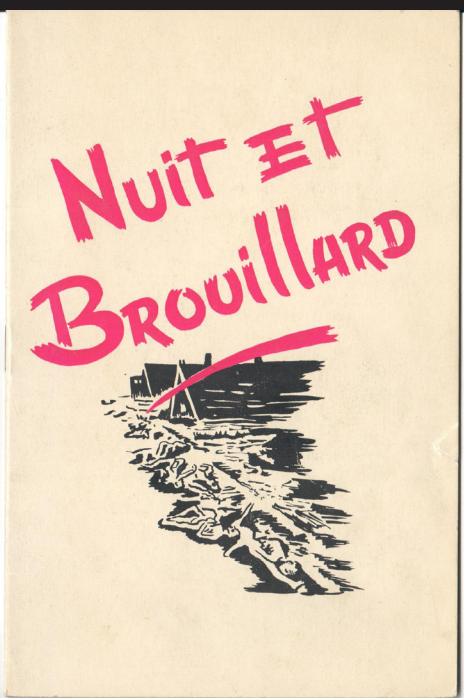
Puis on déporte et interne tout individu considéré comme « nuisible » au peuple allemand: objecteurs de conscience, Témoins de Jéhovah, homosexuels, Tziganes et Juifs.

Après la « Nuit de cristal » de 1938, les Juifs sont déportés en tant que tels en camp de concentration. De nouveaux camps sont construits : Sachsenhausen (1936), Buchenwald (1937), Flossenburg, et après l'Anschluss (1938), Mauthausen et Ravensbrück (pour les femmes). (En 1939, Neuengamme dépend de Sachsenhausen). En 1939, on compte plus de 20 000 déportés dans les camps.

DÉPORTER POUR RÉPRIMER ET EXTERMINER



Travailleurs forcés sur le chantier du bunker de sous-marins «Valentin». Coll. Bundesarchiv, image 185-12-15 / Photographe : inconnu, 1944 (ANg 1997-370)



Livret commémoratif de l'UNADIF de 1957. Coll. MRB 2010.0.44

01

LA DÉPORTATION DEVIENT INTERNATIONALE

À partir de l'entrée en guerre en 1939, la déportation touche des millions de personnes en provenance de toute de l'Europe occupée, au fur et à mesure de l'expansion du Reich. La déportation mise en place par les nazis est profondément liée à leur volonté de conquête d'un espace vital (*Lebensraum*) à l'Est et à la dimension antisémite, eugéniste et antibolchévique de leur idéologie. Le nombre de détenus passe à 100 000 en 1941 et on compte 10 000 camps en 1942. La déportation devient internationale.

De nouveaux déportés : otages et Résistants

7 décembre 1941 : le décret « *Nacht und Nebel* » (Nuit et Brouillard) permet de déporter sans jugement, 5000 Français et Françaises (Résistants ou otages) « coupables de crimes contre le Reich ou contre les troupes d'occupation allemandes ».

Dans les camps de concentration, ils n'ont plus de contact avec le monde extérieur (ils disparaissent dans « la nuit et le brouillard »).

En Europe centrale et orientale, les ghettos, « antichambre » de la déportation :

Dans le Gouvernement Général de Pologne, les territoires dont sont expulsés les Polonais (jugés racialement inférieurs) doivent être progressivement occupés par des Allemands. Les juifs polonais sont rassemblés dans des ghettos, quartiers fermés, comme à Varsovie où s'entassent 429 000 personnes en 1941. En principe, ces regroupements sont un préalable à leur expulsion du Reich vers l'Est, mais le travail forcé, la faim (moins de 200 calories/jour), et la maladie y entraînent une forte mortalité.

02 GUERRE TOTALE ET DEPORTATION

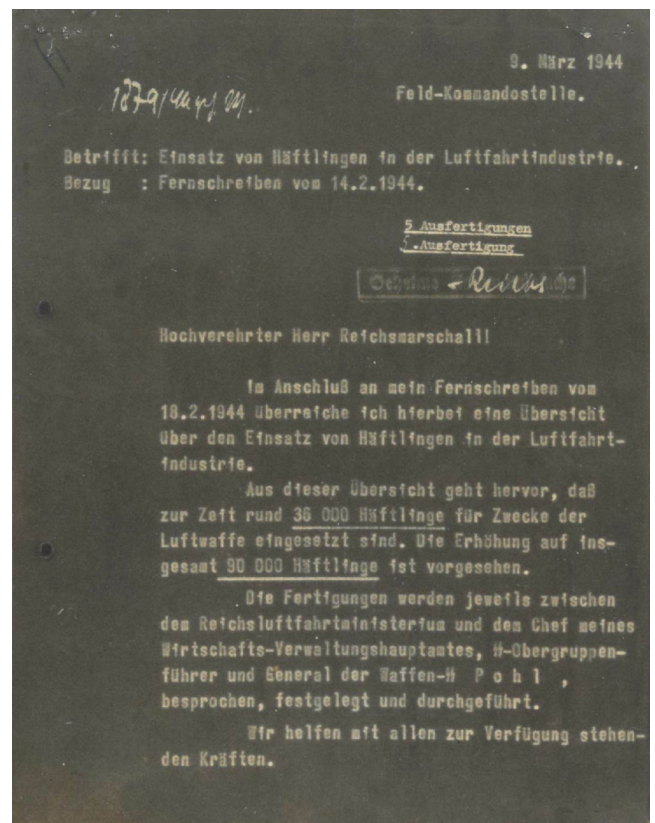
Le développement de la Résistance dans les territoires occupés à l'Ouest, les contraintes de la guerre à l'Est, puis l'entrée en guerre des États-Unis (7 décembre 1941) entraînent l'Allemagne dans une guerre totale, ce qui provoque l'intensification des politiques répressives et modifie les buts de la déportation. La construction du bunker de Neuengamme, destiné à abriter la construction de sous-marins a coûté la vie à 4 000 déportés.

À partir de 1942, le chef du *WVHA**, le *SS Oswald POHL* décide d'exploiter le travail des détenus pour soutenir l'effort de guerre allemand dans des usines d'armement et sur des chantiers où ils pallient le manque de main d'oeuvre. La déportation sert à « alimenter » les camps de concentration en travailleurs corvéables jusqu'à la mort. En 1944, 500 000 détenus des camps travaillent pour l'industrie allemande.

03 DEPORTER POUR METTRE A MORT

En 1939, l'« opération T4 »* a permis d'expérimenter les techniques de mise à mort (en particulier par gazage) des « vies inutiles » que représentent les malades mentaux pour les nazis. Parallèlement, et alors que le massacre des juifs par les *Einsatzgruppen* a commencé, la décision de la mise à mort de 11 millions de juifs d'Europe est prise quelques semaines après le déclenchement de l'Opération Barbarossa. La conférence de Wannsee (banlieue de Berlin), réunie en janvier 1942 par le général *SS HEYDRICH*, chef du *RSHA** et adjoint d'Hitler, aborde les aspects administratifs de la « solution finale de la question juive ». Ceux qui sont aptes seront affectés au travail selon les objectifs du *WVHA*, les autres seront mis à mort. « L'opération Reinhardt » est prête, et les déportés juifs sont acheminés vers les centres de mise à mort : Chelmno, Sobibor, Belzec, Treblinka, Maidanek, Auschwitz.

Télégramme de la *Feldkommandostelle*, en charge de la main d'oeuvre déportée, à GOERING, concernant l'envoi de davantage de déportés aux usines d'aviation.
Coll. MRB 2014.2.90



DES DÉPORTATIONS SPÉCIFIQUES

Sur les 330 000 Juifs – de nationalité française ou étrangère – vivant en France à la veille de la Seconde Guerre mondiale, 76 000 ont été déportés avec l'aide du gouvernement de Vichy, dont plus de 11 000 enfants. Moins de 3% sont rentrés.

La zone rattachée (Nord de la France et Belgique) connaît des spécificités.

01 LES CAMPS DU BOULONNAIS

Des Juifs venant de Belgique sont utilisés dans le camp de Dannes-Camiers pour l'édification du mur de l'Atlantique. Les autorités allemandes décident en 1942 de compléter les convois à destination d'Auschwitz-Birkenau avec les hommes des camps du Boulonnais. À partir de 1943 le camp se remplit avec des prisonniers du camp d'Aurigny (Alderney), « demi-juifs » ou époux d'« aryennes » qui travaillent au déblaiement des routes et des voies ferrées, sous les bombardements. Les résistants de l'hôpital Saint-Louis de Boulogne retardent le plus possible le retour des blessés au camp.

02 LA DÉPORTATION DES TSIGANES

Les Nomades connaissent un destin tragique dans le Nord de la France et en Belgique, rattachés au commandement militaire allemand à Bruxelles. Au nom des catégories raciales du *Reich*, ils sont rangés dans la catégorie des *Zigeuner* (Tsiganes).

Arrêtés à l'automne 1943, rassemblés à la caserne Dossin de Malines, les 351 *Zigeuner* du convoi Z démarrent le 15 janvier 1944 vers Auschwitz-Birkenau. Ils ne sont pas sélectionnés à leur arrivée mais sont parqués dans un véritable mouvoir où la moitié décède en trois mois.

Ceux qui sont déclarés « aptes au travail » sont transférés dans les *Kommandos* de Buchenwald et Ravensbrück au service de l'industrie de guerre. Les 3 000 Tsiganes restants sont gazés dans la nuit du 2 au 3 août 1944. Seuls 19 hommes et 13 femmes du convoi Z sont rentrés, soit moins de 10%, sans compter les enfants nés à Birkenau.

03 LES PRISONNIERS SOVIÉTIQUES

Le traitement des prisonniers de guerre soviétiques est déterminé par l'idéologie nazie qui les considère comme des « sous-hommes slaves et juifs » et comme des obstacles à la conquête allemande du *Lebensraum* (espace vital). Sous prétexte que l'URSS n'a pas ratifié en 1929 la 3^e Convention de Genève, ils sont délibérément affamés, victimes du froid, des épidémies ou exécutés. Plus de 2 millions sur les 3,3 millions soldats capturés meurent la première année.

À Auschwitz I, en septembre 1941, 600 prisonniers de guerre soviétiques sont sélectionnés pour expérimenter le gazage au Zyclon B, une méthode mise au point pour tuer des millions de personnes avec un effort minimal. Sur les 5,7 millions de militaires soviétiques capturés 57 % périssent, constituant ainsi après les Juifs, le groupe de victimes le plus important de la politique raciale nazie.



Jean-Baptiste Hoffmann et son épouse Blanche Landauer, arrêtés à Roubaix avec leurs enfants.
Coll. AGR, Bruxelles. Dossier 510_0841_000_1086192

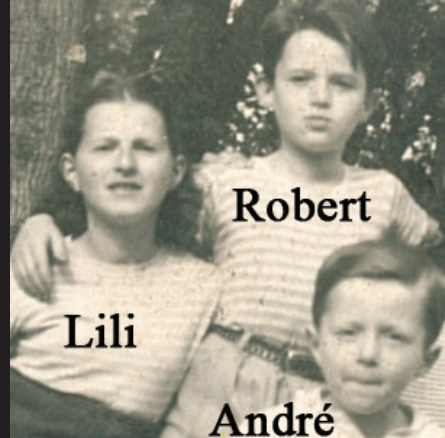
04 LES TRIANGLES ROSES

En France l'homosexualité est considérée comme un risque d'affaiblissement moral sous le régime de Vichy. La répression s'abat à partir de 1933 dans le *Reich* puis en France annexée (Alsace-Moselle). Ceux qui refusent de se plier aux exigences de la nation allemande (se marier, faire des enfants) sont considérés comme « inférieurs » et « souffrant de dégénérescence ». Sur 100 000 homosexuels fichés par le *Reich*, 50 000 environ font l'objet d'une condamnation. Ils sont envoyés en camp de concentration, à Dachau dès 1933, Orianenburg, Sachsenhausen, à partir de 1936. Ils sont identifiés par le triangle rose ou par les signes attribués aux asociaux. Outre l'entreprise de dégradation et de dépersonnalisation, ils sont fréquemment assignés aux tâches épuisantes et avilissantes, envoyés plus fréquemment que les autres à la mort, parfois même castrés, utilisés pour des expériences médicales. Ils n'ont cependant constitué qu'une très petite minorité. Ils représentent moins de 1 % de l'effectif concentrationnaire global. À partir de la Zone annexée, Pierre Seel (1923-2005), né à Haguenau (Alsace), est déporté en mai 1941 au camp de Schirmeck, incorporé dans l'armée allemande et envoyé sur le front russe. Il est le seul à avoir témoigné à visage découvert de ce type de déportation.

DES

STRATÉGIES

D'ÉVITEMENT



Lili KELLER-ROSENBERG avec ses deux frères Robert et André (11, 9 et 3 ans au moment de leur déportation). Coll. Lili Leignel



Edgard LESER (au centre) à l'orphelinat Notre-Dame de Loos où il a été caché par l'abbé STAHL, Noël 1942. Coll. famille Leser

01

EN SE
CACHANT

Grâce à la famille ou aux camarades, des personnes tentent d'échapper - avec plus ou moins de succès - aux persécutions et à la répression pouvant mener à la déportation.

C'est le cas des époux KELLER-ROSENBERG - famille juive d'origine hongroise - qui cachent à Tourcoing dans la famille de l'Abbé FLIPO leurs trois enfants Lili, Robert et André. Pensant le danger écarté, ils les reprennent avec eux dans leur maison de Roubaix mais c'est là, dans la nuit du 27 octobre 1943 que la *Feldgendarmarie* vient les arrêter. Lili, sa mère et ses frères connaissent l'enfer de Ravensbrück et de Bergen-Belsen tandis que le père est abattu à Buchenwald.

Ayant obtenu la nationalité française, la famille LESER échappe à la rafle du 11 septembre 1942 à Lille. Mais, ne se faisant aucune illusion, Léon LESER parvient avec l'aide de l'Abbé STAHL à cacher ses deux fils Charles-Henri et Edgard (nés en 1929 et 1933) dans une institution catholique à Loos de

septembre 1942 à juillet 1943. Commence alors pour les enfants « une vie de mensonges » : il faut cacher son identité, jouer le « petit Jésus » lors d'une fête, apprendre les prières catholiques et ne rencontrer ses parents (qui ont déménagé par sûreté) que très occasionnellement.

02

EN CHANGEANT
D'IDENTITÉ

Après avoir quitté la ferme avicole qu'elle tient à Landas (NORD) avec son époux Miron, Sabine ZLATIN (Juive née à Varsovie en 1907) prend le nom de « Jeanne VERDAVOIRE » et met ses compétences d'infirmière au service de l'OSE. Elle peut ainsi sortir des enfants juifs des camps d'internement du sud de la France et fonder la colonie d'Izieu dans l'Ain. À la suite d'une dénonciation, le 6 avril 1944, les troupes de la *Gestapo* conduite par Klaus BARBIE investissent l'orphelinat et arrêtent pour les déporter 44 enfants et 7 adultes dont Miron.

03

EN

S'ÉVADANT

Au camp de Royallieu en périphérie de Compiègne de mars 1942 à août 1944 près de 50 000 personnes sont internées avant déportation vers les camps nazis. Le mardi 22 juin 1942, 19 militants communistes dont Georges COGNIOT (rédacteur en chef de l'Humanité) et Louis THOREZ (frère de Maurice) s'évadent par un souterrain de 40 mètres creusé depuis le bâtiment E2. 28 convois quittent Compiègne pour la déportation (dont le premier convoi de juifs vers Auschwitz-Birkenau le 27 mars 1942) mais le dernier qui part le 25 août 1944 est détourné par des cheminots résistants sur la voie Péronne-Montdidier. Le convoi est stoppé et les Allemands fuient.

Au camp de Voves (Eure-et-Loir) dans la nuit du 5 au 6 mai 1944, 42 internés s'évadent par un tunnel de 148 mètres de long, creusé à partir de la baraque des douches pour passer sous la clôture du camp. Un détachement de SS prend alors le contrôle du camp et, le 9 mai, la totalité des internés est transférée à Compiègne puis déportée vers le camp de concentration de Neuengamme.

04

EN SE

MUTINANT

En octobre 1943, la centrale d'Eysses (Lot-et-Garonne) devient une prison où les autorités de Vichy décident de concentrer tous les condamnés politiques de la zone sud. Le 19 février 1944, le bataillon FFI formé clandestinement au sein de la prison tente une évasion collective de plus de 1200 détenus mais elle échoue par manque de soutien extérieur après plusieurs heures de combat armé. Joseph DARNAND - chef de la Milice - se rend à Eysses pour organiser la répression. Il réunit une cour martiale qui condamne à mort douze résistants. Le 30 mai 1944 le millier d'autres détenus d'Eysses est livré à la division *SS Das Reich* pour être déporté à Dachau.



Baraquements du camp de Compiègne-Royallieu et entrée du tunnel d'évasion creusé par les détenus.
Photos G. Delhayé

CONNAÎTRE LA DÉPORTATION POUR LA DÉNONCER

Le développement de la Résistance dans les territoires occupés à l'Ouest, les contraintes de la guerre à l'Est, puis l'entrée en guerre des États-Unis (7 décembre 1941) entraînent l'Allemagne dans une guerre totale, ce qui provoque l'intensification de sa politique répressive et modifie les buts de la déportation.

01 PAR DES CONTACTS PERSONNELS

Pasteur de l'Eglise confessante allemande (qui condamne l'antisémitisme et prône la résistance à une idéologie totalitaire et idolâtre), Friedrich GUNTHER est nommé traducteur à l'*OFK* 670 (administration militaire de la zone rattachée), installée dans la Nouvelle Bourse de Lille. Il fait la connaissance de Henri DUPREZ, un des fondateurs du service d'assistance juridique de Lille, et des pasteurs Marcel PASCHE, Suisse nommé à Lille en 1937, puis à Roubaix en 1938, et Henri NICK installé à Fives. Il tente d'avertir un autre pasteur de Lille, Daniel CHÉRADAME, de la rafle de personnes juives prévue le 11 septembre 1942. Friedrich GUNTHER est abattu à Lille par un officier nazi le 28 août 1944.

02 PAR DES CIRCULAIRES RELIGIEUSES

Dans une région encore en zone libre, mais fortement touchée par le drame des réfugiés espagnols, l'Institut catholique de Toulouse devient dès le début de la guerre un centre de résistance morale et intellectuelle. Bruno de SOLAGES (1895-1983) organise l'accueil des personnes traquées, réfugiés politiques, étrangers et Juifs. Jules SALIÈGE (1870-1956) est archevêque depuis 1928. Se référant à l'encyclique « mit Brennender Sorge » de 1937, il rappelle que l'Eglise condamne le racisme. Il soutient les initiatives d'aide aux réfugiés espagnols des camps de Noé et de Bécébedou.

Il est informé de la tragédie des rafles de personnes juives menées par des gendarmes français. Il réagit en rédigeant une lettre pastorale dont il ordonne la lecture par tous les prêtres du diocèse à la messe du dimanche 23 août 1942. Le gouvernement de Vichy, par l'intermédiaire du préfet, tente de dissuader les curés de lire cette lettre, mais l'archevêque refuse d'obéir et ordonne de nouveau la lecture aux curés qui ne l'avaient pas lue à la messe précédente. De nombreuses actions en faveur des Juifs se multiplient : faux papiers, mise à l'abri dans différentes institutions. Mgr SALIÈGE met à contribution les moyens de l'Eglise pour les aider.

Le retentissement est considérable : la radio de Londres fait diffuser la lettre sur les ondes. À Lyon elle est diffusée par «Témoignage chrétien», journal clandestin fondé par Pierre CHAILLET. Le premier numéro porte l'avertissement « France, prend garde de perdre ton âme ! ».

03 PAR LA PRESSE CLANDESTINE

Il est nécessaire de contrer la propagande officielle et d'informer les gens sur les réalités de la guerre, comme cela avait été fait lors de la première guerre mondiale dans les régions occupées par l'ennemi. Il faut aussi relever le moral de la population captive et la pousser à l'action : c'est le rôle des journaux clandestins. L'un de ces journaux, «La voix du Nord», est créé en avril 1941 par deux hommes, Natalis DUMEZ, ancien maire de Bailleul, et Jules NOUTOUR, policier lillois.

Document révélateur de la barbarie allemande.

BARBARIE ALLEMANDE...

En dépit des conventions internationales, les Allemands assassinent les prisonniers. Ceux qui ont pu croire un instant que les Allemands de 1940 n'étaient plus ceux de 1914 ont pu être édifiés après les massacres d'otages innocents dans nos régions. Ici, c'est sans excuse même que les bourreaux allemands massacrent chaque jour des centaines de prisonniers russes. Les criminels sans pudeur volent les vêtements de leurs victimes avant de les

La Voix du Nord, N°47 du 1er janvier 1943.

Le numéro 47 du 1er janvier 1943 est illustré d'une photo, la seule publiée par le journal tout au long de ses 65 numéros, qui constitue un terrible témoignage des massacres de masse commis par les Allemands. Natalis DUMEZ est arrêté et déporté en septembre 1942 et Jules NOUTOUR fin 1943. Ce dernier ne revint pas de déportation.

04 PAR DES TEMOINS OCCULAIRES

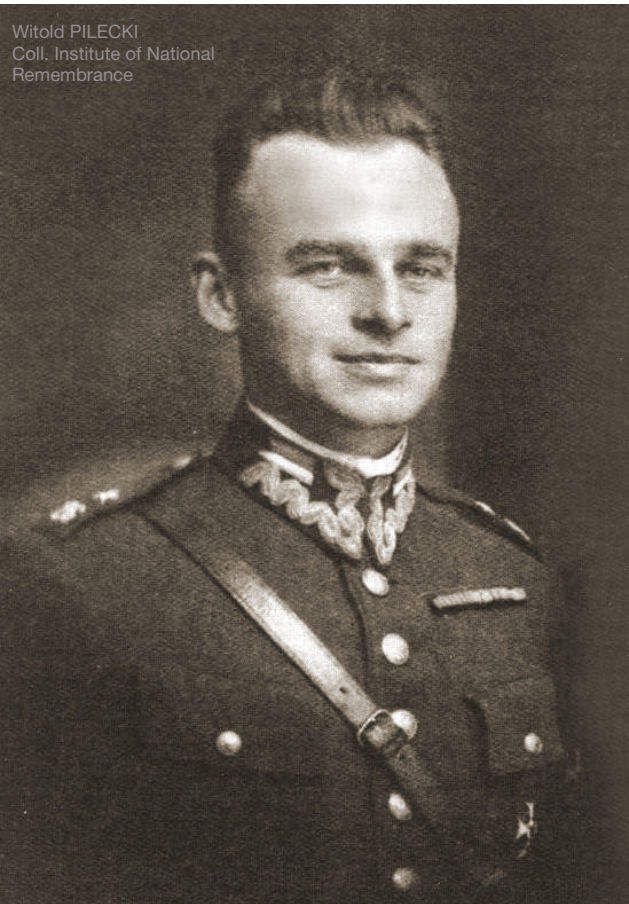
En 1940, **Witold PILECKI**, membre de l'Armée polonaise clandestine, se porte volontaire pour une mission secrète visant à obtenir des renseignements sur Auschwitz et à organiser une résistance à l'intérieur du camp. Sous le faux nom de Tomasz SERAFINSKI, il se fait arrêter délibérément par les nazis lors d'une rafle à Varsovie. Dans le camp, il recueille des informations détaillées sur les conditions de vie, les exécutions de masse, les expériences médicales et les plans d'extermination des nazis. Il organise des groupes de résistance pour aider les déportés les plus faibles, et fait passer à l'extérieur des rapports clandestins sur les atrocités commises dans la camp : les premiers gazages des prisonniers de guerre soviétiques, la préparation de l'extermination des Juifs et Tziganes. En 1943, PILECKI s'évade d'Auschwitz. Il rédige un rapport détaillé sur les

horreurs du camp, connu sous le nom de «Rapport Pilecki», qu'il remet aux autorités polonaises et alliées. Après son évasion, il continue à se battre contre les nazis avec les forces armées polonaises en exil. Il participe notamment à la bataille de Varsovie en 1944. Il est arrêté et exécuté en 1948 par le régime communiste en place.

la situation en Pologne et notamment la situation des Juifs dans les territoires occupés par les Allemands et les Russes. À l'été 1940, il est fait prisonnier par la Gestapo en Slovaquie. Torturé, il s'évade de l'hôpital de Nowy Sacz. De juillet 1940 à février 1941, il produit de la propagande noire, des tracts en allemand visant à démoraliser l'ennemi.



Witold PILECKI
Coll. Institute of National
Remembrance



Il fait partie du Bureau d'information de l'armée secrète et analyse les productions des groupes résistants et les émissions des radio alliées ou neutres. À l'été 1942 il est introduit clandestinement dans le ghetto de Varsovie, puis dans le camp de transit d'Izbica (lui-même pense longtemps, à tort, qu'il s'agissait du centre de mise à mort de Belzec.) En octobre 1942, il rapporte à Londres des preuves de l'extermination massive des Juifs par les nazis. Ces textes sont rendus publics par le gouvernement polonais en exil auprès du gouvernement britannique, de la haute administration US et même du président ROOSEVELT. Des microfilms acheminés par une autre voie contiennent des informations rassemblées par la Résistance polonaise. La note diplomatique du 10 décembre 1942 transmise par le gouvernement polonais en exil est un des rapports les plus précis et accablants sur l'extermination des Juifs en Pologne.

Diplomate polonais, mobilisé en 1939 comme officier, **Jan KOZIELEWSKI** est fait prisonnier par l'Armée rouge qui a envahi l'est de la Pologne en septembre 1939 à la suite du pacte germano-soviétique. Il échappe au massacre de Katyn et fait partie d'un échange de prisonniers entre les Russes et les Allemands. Il s'évade et rejoint Varsovie où il entre en résistance sous le pseudonyme de **Jan KARSKI**. Il assure la liaison avec le gouvernement polonais en exil dès février 1940. Il transmet des rapports sur

Une déclaration interalliée du 17 décembre 1942 condamne l'extermination en masse des Juifs en Pologne. Mais les alliés refusent des bombardements de représailles sur les camps et centres de mise à mort et les témoignages de Jan KARSKI suscitent l'incrédulité des autorités.

Après un séjour aux Etats-Unis il regagne l'Angleterre fin 1943. Il publie en 1944 l'ouvrage *Story of a secret State* sur l'État polonais clandestin.

Carte postale Dépôt de Fives
Coll. SNCF via Grégory Célerse



Monument en mémoire des victimes de crimes racistes et antisémites (Annecy)
Photo coll. Préfecture de Haute-Savoie



AIDER ET SAUVER EN FRANCE OCCUPEE

Face aux arrestations et déportations massives des populations juives, certains sont indifférents, d'autres collaborent. Malgré tout, ils sont nombreux, et de toutes les religions, à risquer leur vie pour sauver les Juifs du génocide. Les opérations de sauvetage prennent diverses formes, depuis les actions isolées jusqu'à des réseaux organisés.

Carte postale ancienne du Chambon



01 LE SAUVETAGE EN GARE DE LILLE-FIVES

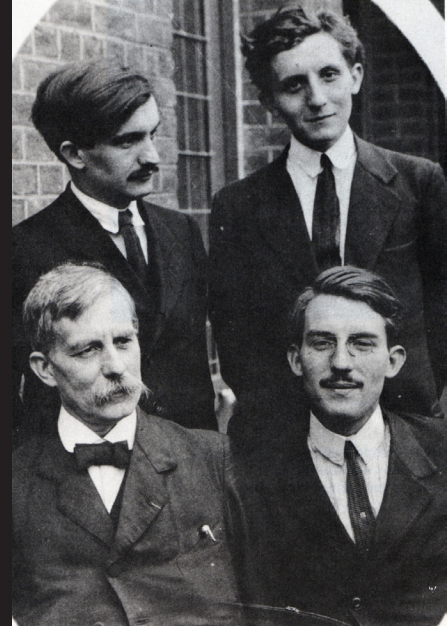
Le 11 septembre 1942 à l'aube, des Feldgendarmes allemands de l'unité 816 procèdent aux arrestations dans la métropole lilloise, accompagnés de policiers français. Les mêmes scènes se reproduisent dans les villes de Condé-sur-l'Escaut, Denain, Valenciennes, Douai et Cambrai pour le Nord, et de Lens, Bully-les-Mines, Avion, Liévin pour

le Pas-de-Calais. L'opération
dure toute la matinée.

Plusieurs trains de voyageurs acheminent les différentes familles arrêtées vers Lille. Les prisonniers faits à Lille et dans sa banlieue (environ 200 personnes) sont acheminés vers le dépôt ferroviaire de Lille-Fives, où ils sont rejoints dans l'après-midi par les personnes arrêtées dans les secteurs plus éloignés.

Des cheminots (dont 25 sont aujourd'hui connus) décident spontanément d'aider des dizaines de personnes, principalement des enfants, en les cachant dans la gare ou en les en extrayant pour les confier à des personnes bienveillantes.

Interviennent également des infirmières de l'hôpital Ambroise Paré de Lille, et la jeune domestique d'une des familles raflées. Par la suite, l'un des cheminots, René DOUCE, crée un comité de secours avec plusieurs habitants juifs et non juifs de Lille, qui mobilise les bonnes volontés. Un pasteur protestant, Henri NICK et plusieurs familles catholiques aux abords de la gare de Fives, organisent l'hébergement des personnes sauvées et surtout des enfants dans tout le département du Nord.



Le pasteur NICK (assis à gauche) et ses fils.
Coll. Famille Nick



Le pasteur PASCHE.
Coll. Yad Vashem

02 À ROUBAIX

Léon COGHE, agent de police à Roubaix, peut grâce à sa profession fournir des faux papiers et cartes d'alimentation aux familles juives et aux résistants du réseau Sylvestre Farmer, dont il fait partie. De mai 1940 à septembre 1944, le couple COGHE cache Joseph WINISCHKI, son épouse Sonia, et leurs enfants Léo, Inge et Baerbel, des réfugiés Juifs allemands, les faisant déménager treize fois.

Le pasteur PASCHE, de Roubaix, membre d'un réseau protestant de secours aux personnes persécutées par les nazis et le régime de Vichy, aide Léon COGHE à faire évader Joseph et Léo WINISCHKI vers la Suisse. Sonia et ses deux filles séjournent chez Germaine et Léon COGHE jusqu'à ce que le policier leur trouve un refuge chez des habitants de la ville. Le pasteur PASCHE aide également Sonia et ses deux filles et fait admettre Inge comme interne au Lycée Fénélon où Simone CAUDMONT, censeure, aide à cacher d'autres jeunes filles juives.

03

LE CHAMBON- SUR-LIGNON

Entre 1940 et 1944, le village du Chambon-sur-Lignon et les communes du plateau du Vivarais (Haute-Loire) accueillent des centaines de Juifs mais également des résistants et des réfractaires au STO.

Autour des pasteurs TROCMÉ et THEIS, les habitants recueillent de nombreux enfants et adolescents pris en charge avec l'aide d'organisations chrétiennes comme la Cimade, le Secours suisse, les Quakers, ou encore du réseau Garel de l'OSE. Le caractère clandestin du sauvetage et la modestie des habitants font qu'il est difficile d'établir le nombre exact de personnes sauvées. Si plus de 1 000 noms sont connus, certains historiens retiennent le chiffre de 3500 Juifs sauvés grâce à l'action de la population du Plateau. À l'instar des Pasteurs André TROCMÉ et Edouard THEIS, plus de 70 habitants du Plateau ont été reconnus Justes parmi les Nations par l'institut Yad Vashem de Jérusalem.

04

LES JUSTES DE HAUTE-SAVOIE

En mars 1944, Maurice SCHUMANN lançait sur les ondes de la radio de Londres «Il y a 3 pays qui résistent en Europe : la Grèce, la Yougoslavie et la Haute-Savoie».

Au-delà de la Résistance armée à l'occupant, le département a connu une résistance qui consistait à porter assistance, souvent au péril de sa vie, aux pourchassés. Après la rafle du camp de Savigny, en 1942, des organisations, comme les Eclaireurs israélites de France, se préoccupent du sauvetage des juifs. Des chrétiens entrent aussi dans cette résistance, comme le père Louis FAVRE de Ville-le-Grand ou l'abbé MOPTY d'Evian-les-Bains. En septembre 1943, dès l'arrivée des troupes allemandes dans la région, les mesures répressives reprennent et le rôle des réseaux de Résistance et celui

des «sauveteurs de l'ombre» prennent toute leur valeur de solidarité et d'espoir. Si au total 203 personnes juives sont arrêtées par les autorités allemandes et la milice française (8 septembre 1943-19 août 1944), ce sont environ 30 000 Juifs qui ont été sauvés. L'État d'Israël a reconnu 107 Justes parmi les Nations en Haute-Savoie. de l'ombre» prennent toute leur valeur de solidarité et d'espoir. Si au total 203 personnes juives sont arrêtées par les autorités allemandes et la milice française (8 septembre 1943-19 août 1944), ce sont environ 30 000 Juifs qui ont été sauvés. L'État d'Israël a reconnu 107 Justes parmi les Nations en Haute-Savoie.



Père Louis FAVRE vers 1935.

AIDER ET SAUVER EN EUROPE OCCUPÉE

Les Alliés, informés des massacres de masse, envisagent l'accueil des réfugiés, mais sans réelle volonté d'aboutir. La priorité est donnée à la conduite de la guerre en vue de la défaite du Reich. Des diplomates et des citoyens s'engagent néanmoins dans des actions de sauvetage.

01 AU DANEMARK

Le Danemark est occupé par les Allemands qui ont imposé une loi martiale à l'été 1943. La Police de sécurité allemande prévoit la déportation des Juifs danois, opération qui fixée aux 1er et 2 octobre 1943. Mais le 28 septembre, un homme d'affaires allemand alerte les autorités danoises. Pratiquement toute la population juive parvient à se cacher chez des voisins ou amis. Au cours des jours suivants, grâce à la Résistance, des pêcheurs font passer clandestinement 7 200 Juifs (sur les 7 800 que compte alors le pays) sur de petites embarcations dirigées vers la Suède neutre. La Résistance danoise est honorée collectivement à Yad Vashem, et DUCKWITZ est reconnu Juste parmi les Nations.

02 EN POLOGNE

Sur le territoire occupé par les Allemands, la population offre également son aide aux Juifs. La Żegota (Conseil d'aide aux Juifs) prend en charge l'assistance aux Juifs. Dès le début des déportations vers le centre de mise à mort de Treblinka (fin juillet 1942) jusqu'à l'automne 1944, quand les Allemands écrasent l'insurrection déclenchée par l'Armée de l'intérieur et rasant Varsovie, ce sont environ 20 000 Juifs que les civils polonais cachent dans et autour de la capitale. Les sauveteurs viennent de tous les milieux religieux (protestants et catholiques, orthodoxes orientaux et musulmans) ou non religieux.

L'industriel allemand des Sudètes Oskar SCHINDLER reprend une fabrique d'émail près du ghetto de Cracovie, en Pologne occupée, et protège mille de ses ouvriers juifs de la déportation au centre de mise à mort d'Auschwitz.

03

EN HONGRIE

En 1944, à Budapest, capitale de la Hongrie occupée par les Allemands, le diplomate suédois Raoul WALLENBERG, recruté par le War Refugee Board et premier secrétaire de la légation suédoise, place des milliers de Juifs sous la protection suédoise à partir de juillet 1944.

Carl LUTZ, consul de Suisse à Budapest en 1942, délivre des lettres de protection et des sauf-conduits à l'Agence juive pour la Palestine permettant l'émigration de près de 10 000 enfants. À partir de 1944 il obtient 8 000 lettres de protection et organise des « maisons de protection » sous immunité diplomatique. Plus de 62 000 Juifs auraient ainsi été sauvés à Budapest entre 1942 et 1945.

Aidé par un Italien Giorgio PERLASCA qui travaille à Budapest le diplomate Angel SANZ-BRIZ distribue des laissez-passer, mettant à l'abri près de 3 500 Juifs. Mrg Angelo ROTTA, nonce apostolique à Budapest, intervient avec des passeports de protection et des faux certificats de baptême.



Raoul WALLENBERG avec des représentants des communautés juives de Budapest, 1944.
Coll. Mémorial de la Shoah

04

DANS TOUTE

L'EUROPE OCCUPÉE

Aux Pays-Bas, des employés de la société d'Otto FRANK, Victor KUGLER, Esther, Bep VOSKUIJL, Pine WUURMAN et Miep GIES, aident la famille FRANK cachée dans l'annexe de l'entreprise.

En Bulgarie, quand la police et les autorités militaires déportent à Treblinka plus de 11 000 juifs de Thrace et Macédoine occupées, le choc et la honte sont tels que d'éminentes personnalités politiques, intellectuelles et religieuses bulgares protestent ouvertement contre toute déportation depuis leur pays. Cet éclat conduit le roi Boris III à faire machine arrière et revenir sur la décision de se conformer aux demandes allemandes. Les autorités bulgares ne déportent aucun Juif de Bulgarie.

LA LISTE DE SCHINDLER

S'inspirant d'un fait réel et adapté du roman de l'écrivain australien Thomas KENEALLY (1982), Steven SPIELBERG met en scène le sauvetage d'un millier de Juifs durant la Seconde Guerre mondiale par un industriel allemand, Oskar SCHINDLER, dans un film en noir et blanc d'une durée de 3h15. Il s'inscrit dans le contexte du cinquantième anniversaire de la libération des camps et de la fin de la guerre froide, qui permet l'ouverture d'archives et des lieux de l'extermination à l'Est notamment aux historiens. Très bien accueilli par le public à sa sortie en 1993, il n'en reste pas moins que le film interroge: peut-on représenter la Shoah à l'écran ?

01

LE FILM



LES PERSONNAGES PRINCIPAUX

Oskar SCHINDLER

Fils d'industriel et inscrit au parti nazi en septembre 1938, il profite de la main d'œuvre quasi gratuite que sont devenus les Juifs et les emploie dans son industrie de fabrication d'ustensiles en émail pour l'armée allemande, la Deutsche Emalwarenfabrik, située à côté du ghetto de Cracovie et non loin du camp de concentration de Plaszow. Au moment où la cadence de déportation s'emballe, SCHINDLER sauve plus de 1 000 Juifs de la mort. Il fut honoré le 18 juillet 1967 du titre de « Juste parmi les Nations »*, par le mémorial de Yad Vashem*. Il meurt en 1974.

LE CONTEXTE

En 1939, la Pologne est envahie par les Allemands qui commencent immédiatement à recenser les Juifs, les exproprier, et les regrouper dans des ghettos et camps de concentration. Après les révoltes de prisonniers Juifs des ghettos, les SS et leurs auxiliaires (formés au camp de Trawniki*) — fusillèrent presque tous les prisonniers restants du camp de travail forcé de Plaszow dans plusieurs opérations entre septembre et décembre 1943. Le nombre précis de Juifs fusillés est inconnu, il pourrait atteindre 9 000. Les survivants furent déportés à Auschwitz-Birkenau.



A Yad Vashem, Oskar Schindler se tient à côté de l'arbre planté en hommage aux efforts de sauvetage. Jérusalem, Israël, 1970
USHMM Courtesy of Leopold Page Photographic Collection

Amon GOETH

C'est le responsable du camp de Plaszow. Le 13 septembre 1946, il est condamné par la Cour suprême nationale polonaise de Cracovie à la mort par pendaison, pour crimes contre l'humanité : pour l'emprisonnement, la torture et l'extermination d'individus et de groupes de prisonniers, et pour avoir personnellement torturé et tué un nombre indéterminé de personnes.

Itzhak STERN

C'est le comptable d'Oskar Schindler. C'est l'un des Juifs polonais sauvé par Oskar SHINDLER. Il apparaît sur la deuxième liste avec le n°659. À la fin de sa vie, il participa activement au Comité pour qu'Oskar SCHINDLER reçoive une pension adéquate du gouvernement ouest-allemand. Il meurt en 1969. Roma LIGOCKA : C'est la petite fille au manteau rouge, symbole de la prise de conscience d'Oskar SCHINDLER dans le film. Elle a survécu à la Shoah et publié ses mémoires en 2002 sous le titre *La petite fille au manteau rouge*.

02

LES PRINCIPALES SÉQUENCES

Un profiteur de guerre

La première heure du film dépeint un homme cupide, prêt à profiter de la situation en payant des pots-de-vin aux SS hauts placés, volant des biens juifs, en l'occurrence un magnifique appartement dans lequel il s'installe, et utilisant les Juifs, main-d'oeuvre payée aux SS. L'arrivée d'Amon GOETH au camp de travail de Plaszow donnera lieu à des scènes de grande violence, sur fond de discours de propagande proféré devant le personnel du camp. Oskar SCHINDLER a tout intérêt à sympathiser avec lui s'il veut profiter de la main d'oeuvre.

La liquidation du ghetto de Cracovie

SCHINDLER assiste, à cheval, du haut d'un promontoire, à la liquidation du ghetto. Le réalisme de la scène tient notamment aux techniques cinématographiques comme filmer en caméra portée mais aussi à l'utilisation de la langue allemande (jusqu'à présent, les personnages s'expriment en anglais). S'ensuit de nouveau un tri des Juifs survivants durant lequel SCHINDLER recrute de nouveau son personnel car il a perdu quasiment tous ses ouvriers (ce qui engendra une dispute avec Amon GOETH).

Le début de la prise de conscience

Itzhak STERN reconstitue l'équipe d'ouvriers, échappant à la folie meurtrière d'Amon GOETH qui terrorise le camp en tuant les Juifs de façon aléatoire, quelquefois à bout portant. Les déportés perçoivent SCHINDLER comme quelqu'un de bon car il ne maltraite pas ses employés. Il embauche les parents âgés d'Hélène KRAUZE venue demander cette faveur, dans un premier temps rejetée. C'est à la moitié du film que SCHINDLER a une discussion avec l'employée juive Hélène, qu'Amon GOETH «apprécie»... Elle lui fait part de sa terreur tandis qu'il tente de justifier l'attitude du bourreau, sans grande conviction. SCHINDLER essaie de convaincre Amon GOETH de stopper ses exactions, en vain.

Le changement total de SCHINDLER face à l'accélération de l'extermination

Alors qu'une nouvelle sélection a lieu, nous assistons à une scène difficilement soutenable : pendant qu'hommes et femmes courent nus devant des personnels du camp qui vont juger s'ils sont aptes au travail ou non, les gardes emmènent les enfants dans les camions vers les centres de mise à mort.

Puis ceux qui sont sélectionnés pour les chambres à gaz sont embarqués dans un train où ils souffrent de la chaleur et du manque d'air. Oskar SCHINDLER décide alors de faire arroser les wagons d'eau, sous les yeux des SS. Amon GOETH apprend ensuite que tout le camp doit être nettoyé : on brûle les cadavres, dont la petite fille au manteau rouge. Les survivants sont destinés à partir vers Auschwitz. C'est à ce moment-là que SCHINDLER décide d'acheter les vies de ces ouvriers en versant toute sa fortune, notamment auprès d'Amon GOETH, qu'il convainc d'avoir son propre camp.

Le sauvetage

Femmes et hommes sont séparés dans des trains différents. Les hommes arrivent en premier à Brinnlitz dans la ville natale de SCHINDLER en Tchécoslovaquie tandis que les femmes sont aiguillées par erreur à Auschwitz. Elles y connaissent la terreur mais en ressortent vivantes, grâce à l'intervention de SCHINDLER, tandis qu'un autre convoi arrive qui n'aura pas cette chance-là. L'usine d'armement dans laquelle les « Juifs de Schindler » travaillent pendant sept mois ne produira aucun matériel utile à l'armée car les machines sont intentionnellement mal calibrées. A la veille de la fin de la guerre, SCHINDLER est ruiné. Lorsque la reddition de l'Allemagne est annoncée, SCHINDLER part, avec une lettre dans laquelle les Juifs témoignent de leur sauvetage et un anneau sur lequel est écrit une loi du Talmud « Qui sauve une vie sauve l'univers tout entier ». Il pleure car il pense qu'il aurait pu sauver davantage de monde.

Le film se termine sur l'image des survivants avançant dans une plaine pour rejoindre, libres, la ville voisine, bientôt remplacée par l'image en couleur de ces mêmes survivants en 1993. Chacun, à côté de l'acteur ou de l'actrice qui l'incarne pose une pierre sur la tombe de SCHINDLER. On nous annonce alors qu'il y a 6 000

descendants des « Juifs de SCHINDLER ». Le film est dédié à la « mémoire de plus de six millions de juifs assassinés ».

03 LA CRITIQUE

Pour Steven SPIELBERG, l'histoire d'Oskar Schindler est « un minuscule rayon d'espoir ». « *S'il est impossible de raconter l'Holocauste, c'eût été un péché de ne pas essayer* », déclare le cinéaste à la sortie du film en décembre 1993. Suivant plusieurs destins entremêlés, individuels et collectifs, Steven SPIELBERG réussit par un crescendo narratif à livrer les éléments marquants de l'histoire de la destruction des Juifs d'Europe: la guerre, le rassemblement dans des ghettos et l'exclusion, les camps de concentration, le travail forcé, les privations et humiliations, la mort aléatoire, les camps et la déshumanisation jusqu'à l'extermination. Son film s'inscrit dans une volonté de témoigner et de construire à son tour le récit mémoriel de la Shoah, en témoigne le récit méticuleux des faits historiques.

Mais les polémiques face à au sujet traité divisèrent la critique. L'une des plus virulentes vint Claude LANZMANN, le réalisateur de **Shoah**, un témoignage de dix heures, sans images d'archives, sur le génocide perpétré par les nazis, sorti le 30 avril 1985. Il écrit dans le journal *Le Monde* le 3 mars 1994: « *Comment (Steven Spielberg) peut-il dire ce qu'a été l'Holocauste en racontant l'histoire d'un Allemand qui a sauvé 1.300 Juifs, puisque la majorité écrasante des Juifs n'a pas été sauvée ? L'Holocauste est d'abord unique en ceci qu'il édifie autour de lui, en un cercle de flammes, la limite à ne pas franchir parce qu'un certain absolu d'horreur est intransmissible: prétendre le faire, c'est se rendre coupable de la transgression la plus grave. La fiction est une transgression, je pense profondément qu'il y a un interdit de la représentation.* »

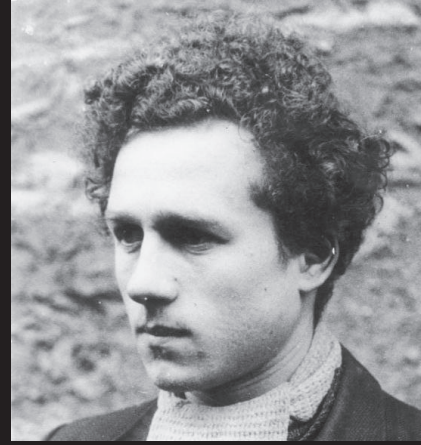
Gérard LEFORT , critique de cinéma au journal Libération met en cause la scène de la douche où des femmes entrent nues dans une salle qui ressemble à une chambre à gaz : « *Caméra à l'épaule, on les suit, au corps à corps, on y entre avec elles. Et c'est une épouvante car, spectateur malgré tout, on a sur ces femmes une longueur historique d'avance, un avantage effroyable: on sait très bien ce qu'elles ignorent, on sait que par les pommeaux de ces douches, c'était le gaz Zyklon B qui coulait. Et puis non: c'est bel et bien de l'eau qui jaillit et asperge les corps nus des femmes...Comment ne pas lui en vouloir d'avoir ainsi joué avec l'injouable, d'avoir osé le suspense sur un sujet pareil? »*



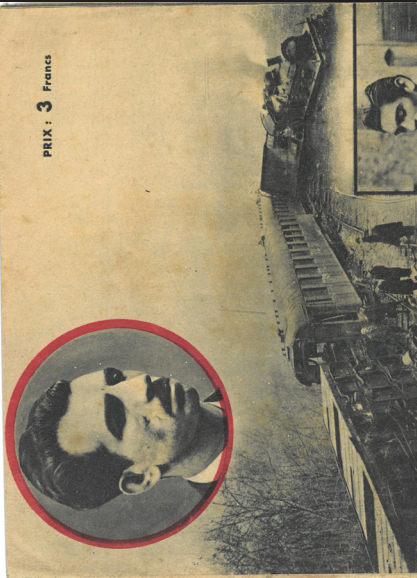
Steven Spielberg et Liam Neeson en Pologne pour le tournage du film © UNIVERSAL PICTURES / AMBLIN ENTE / Collection ChristopheL via AFP

En conclusion, nous pouvons dire que Steven SPIELBERG a mis son talent au service d'un travail de mémoire, subjectif comme toute fiction mais qui a permis d'interpeller un large public sur la Shoah: 2,5 millions d'entrée rien qu'en France. Les mémoires sont multiples et il revient à l'historien de les étudier, en croisant ces sources, pour contextualiser et bâtir l'histoire du génocide juif.

LE RECOURS À LA LUTTE ARMÉE



Robert WITCHITZ, dit René, né le 5 août 1924 à Abscon, (Nord)
Bundesarchiv Bild 146-1983-077-08A



Fascicule L'armée du crime publié avec l'affiche rouge.

02

LA RÉSISTANCE JUIVE EN FRANCE

La Résistance juive en France s'oppose très tôt à la politique antisémite du gouvernement de Vichy, à l'occupation allemande et aux déportations avec des organisations spécifiques. Le nombre de leurs effectifs est important en regard de la proportion des Juifs dans la population.

L'organisation sioniste « La Main forte » qui se fixe comme premier objectif une résistance immédiate et armée, apporte des secours aux détenus des camps d'internement. Elle se transforme en janvier 1942 en Armée juive (AJ) et prend ensuite le nom d'Organisation juive de combat (OJC) en 1943.

L'AJ crée plusieurs maquis dans les Cévennes et un centre d'instruction. Elle organise le passage en Espagne de centaines de Juifs, et de là vers la Palestine ou vers les forces alliées, fournit des faux-papiers et va participer aux combats de la Libération. Les Eclaireurs israélites de France (EIF) ont également créé un maquis.

01

LES FRANCS-TIREURS DE LA FTP-MOI

Les Juifs constituent une part importante de la Main-d'Oeuvre Immigrée (MOI) mise en place par le parti communiste dans l'entre-deux-guerres pour encadrer les étrangers récemment arrivés. La MOI est intégrée au printemps 1942 dans les Francs-tireurs et partisans (FTP) avec une section juive. Elle mène une guérilla urbaine et organise actes de sabotage et des attentats.

Le démantèlement des FTP-MOI et du « réseau Manouchian » devient une priorité pour HIMMLER. La présence de combattants juifs est utilisée pour discréditer leur action en dénonçant « le complot de l'anti-France ». L'« Affiche rouge », massivement placardée à Paris et en France, représente dix condamnés à mort dont six Juifs, sur l'ensemble des 23. Ils sont fusillés le 21 février 1944 au Mont-Valérien. Deux d'entre eux étaient originaires du Nord.

03 LES PARTISANS BIELSKI EN BIÉLORUSSIE

Le groupe des Partisans BIELSKI créé par quatre frères, actif entre 1942 et 1944 en Biélorussie, compte parmi les actions de résistance juive les plus importantes et les plus efficaces. En août 1942, leur détachement s'agrandit pour atteindre 250 personnes et jusqu'à 750 personnes.

Le sauvetage du plus grand nombre étant l'essentiel de leur mission, ils acceptent les Juifs de tous âges, les mettant en lieu sûr dans la forêt durant près de trois ans. Les caches sont utilisées en lien avec les autres groupes de partisans soviétiques, ceci en échange de munitions, nourriture et médicaments. Les Allemands ont attaqué le camp à plusieurs reprises, en vain. Plus de 1 200 Juifs ont ainsi échappé aux arrestations et à la déportation.

04 L'INSURRECTION DU GHETTO DE VARSOVIE

Les Allemands déportent ou assassinent au moins 300 000 Juifs du ghetto en moins de six mois. Les autres sont voués à une déportation inéluctable.

Deux groupes clandestins armés juifs se créent alors soutenus par la résistance polonaise : l'Organisation juive de combat et l'Union combattante juive qui comptent respectivement 500 et 250 membres au moment du soulèvement. Heinrich HIMMLER ordonne la liquidation du ghetto en janvier 1943.

Une tentative pour empêcher les déportations se solde par un échec mais pousse les habitants à construire des bunkers et des abris souterrains en vue d'un soulèvement qui démarre le 19 avril 1943. L'insurrection est matée le 16 mai 1943. Les 53 000 survivants sont déportés. Le soulèvement du ghetto de Varsovie entre le 19 avril et le 16 mai 1943 est le premier dans une ville de l'Europe occupée. Il eut un très grand retentissement en Pologne et au-delà.



Près de 200.000 civils et insurgés sont tués en 63 jours par les soldats allemands, ici dans les ruines de Varsovie.

Photo Suddeutsche Zeitung

LA RÉVOLTE DE SOBIBOR

Sobibor, construit en 1942, est le deuxième centre de mise à mort, mis en place lors de l'opération Reinhard, qui visait l'extermination des Juifs vivant sur le territoire administré par l'Allemagne en Pologne occupée, appelé le gouvernement général.

01 PRÉSENTATION DU CENTRE DE MISE A MORT

Elaboré par le chef de la SS et de la police de Lublin Odilo GLOBOCNIK, le centre est construit le long de la ligne de chemin de fer Lublin-Chelm-Wlodawia (Railroads), à l'ouest de la gare de Sobibor. Un embranchement le relie au camp et sert de plate-forme de débarquement (Narrow Gauge Railroad). Il est camouflé par des branchages entrelacés dans des fils de fer barbelés et des arbres et encerclé par un champ de mines qui atteindra 17 mètres de large et surmonté de miradors (Watch-towers). Il est surveillé par des gardes allemands, recrutés parmi ceux qui avaient participé au programme d'euthanasie «Aktion T»* mais aussi par une centaine de gardes auxiliaires, anciens prisonniers de guerre soviétique ou civils ukrainiens et polonais.

Il s'organise en trois parties :

- le **Lager I** (Administration area) où travaillent des prisonniers juifs au service des SS: des tailleurs, des cordonniers, des menuisiers, des électriciens...
- le **Lager II** (Reception area) où sont débarqués les déportés et stockés leurs effets personnels (vêtements, bijoux...) qui seront ensuite triés et redistribués.
- le **Lager III** (Extermination area), éloigné du camp, où sont assassinés les Juifs dans les chambres à gaz.

Les Juifs déportés à Sobibor venaient principalement des ghettos voisins mais aussi des territoires occupés par l'Allemagne comme les Pays-Bas par exemple: la liste du nombre de victimes et de leurs provenances sert de texte final au film documentaire de Claude Lanzmann « 14 octobre 1943, 16 heures » produit en 2001.

- SELECTED FEATURES**
- ADMINISTRATION AREA**
1. Railway Platform
 2. Dentist and Jail for Ukrainian Guards
 3. Guard House
 4. SS Service Buildings
 5. Garage
 6. Living Quarters of the Camp Commandant
 7. Armory
 8. Barracks for Ukrainian Guards
 9. Service and Storage Buildings
 10. Barracks for Male Prisoners
 11. Barracks for Female Prisoners
 12. Water Ditch
- RECEPTION AREA**
13. Barracks for Undressing
 14. Sorting and Storage of Victims' Belongings
 15. Undressing Yard
 16. Storage of Confiscated Food
 17. Electrical Generator
 18. Storage of Confiscated Silverware
 19. Stable and Barns
 20. Administration Building and Valuables Storage
 21. Barracks for Storing Property
 22. Barracks Where Women's Hair Was Cut
 23. "The Tube"
 24. Abandoned Chapel
- EXTERMINATION AREA**
25. Barracks for Prisoners Assigned to Work in Extermination Area
 26. Kitchen and Workhouse
 27. Gas Chambers
 28. Engine Room for Gas Chambers
 29. Fenced Yard
- OUTSIDE CAMP AREA**
30. Railway Station Building
 31. Living Quarters for Railway Workers



Plan du camp de Sobibor en 1942
Source USHMM

02

LE SOULEVEMENT DU 14 OCTOBRE 1943

En septembre 1943 arrive un convoi de 13 700 juifs, du ghetto de Minsk. Devant l'ampleur du travail à venir, les nazis choisissent 80 nouveaux arrivants: certains sont des prisonniers de guerre soviétiques juifs, officiers. Parmi eux, le principal organisateur de la révolte : **Alexandre (Sacha) ARONOVITCH PETCHERSKY** lieutenant de l'Armée Rouge.



Leon FELHENDLER, un menuisier de 33 ans, initiateur et chef du soulèvement, se rapproche de lui et ensemble, ils mettent sur pied une organisation souterraine dont les membres, peu nombreux, devront garder le secret absolu: seulement 10% des prisonniers juifs étaient au courant de l'opération. Sacha sera le responsable de la préparation technique et des affaires militaires.



Le plan d'évasion comporte trois phases. Dans la première (15h30-16h00), ceux qui avaient accès aux hangars et granges de triage devaient se procurer les couteaux et les haches; les jeunes déportés devaient voler les munitions qu'ils avaient la tâche de trier ainsi que des armes. La deuxième phase consistait à donner rendez-vous aux SS dans les ateliers du

Lager I pour divers prétextes (essai de nouveaux vêtements, bottes...) et de les tuer, à intervalles de 5 minutes. L'objectif est de tuer le plus de nazis et gardes ukrainiens en une heure pour pouvoir donner l'assaut au portail principal. Six groupes de combat composé de trois personnes devaient être transférés dans les lieux d'embuscade grâce aux kapos POZYCKI et BUNIO (ils étaient peu aimés mais soupçonnant la révolte y furent intégrés à contre-cœur). La troisième phase, c'est l'évasion: il fallait privilégier les clôtures longeant les quartiers nazis car selon Sacha, il n'y avait pas de mines ou jeter des pierres ou des morceaux de bois pour les faire sauter.

Alors que le soulèvement est prévu le 13 octobre (le commandant du camp WAGNER, redouté ainsi que les SS REICHTLEITER et GOMERSKI sont en vacances), l'arrivée vers midi de SS du camp voisin venus rendre visite à leurs collègues fait tout annuler. On reporte au lendemain.

14 octobre 1943, 16 heures

Les SS NIEMANN (dont les photos personnelles ont été rendues publiques par son petit-fils le jour du 75e anniversaire de la libération d'Auschwitz : parmi elles, 62 photos de Sobibor), GRAETSCHUS et son adjoint l'Ukrainien KLATT, WOLF, VALLASTER, BECKMAN, STEUBER, GAULSTICH et RYBA sont tués à coup de hache ou de couteau. Toutes les 6 minutes, un SS meurt, des mains d'hommes qui n'étaient pas destinés à tuer mais qui agissent pour sauver leurs camarades ainsi qu'eux-mêmes de l'horreur des chambres à gaz où ont été exterminées plus de 180 000 Juifs. Ils se nomment Thomas BLATT (15 ans, qui a perdu ses parents et son frère à Sobibor), Chaim ENGEL ou Yehuda LERNER, dont vous pouvez suivre les témoignages sur le site de l'USHMM ainsi que dans le film documentaire de Claude Lanzmann. Les autres accomplissent la tâche qui leur a été confiée : SCHWARTZ l'électricien coupe

l'électricité et le groupe électrogène, SMAJZER et DRESZER cherchent des armes et parviennent à récolter trois fusils qu'ils dissimulent dans des tuyaux de poêle.

Les contre-temps

L'Oberscharführer BECKMAN ne rentre pas comme prévu dans l'entrepôt au Lager I. Au lieu de cela, il fait demi-tour et se dirige vers le Lager II pour rejoindre son bureau. Sacha constitue alors à l'improviste un second groupe chargé de le suivre et le tuer : parmi eux, un jeune, dénommé Leon, qui prend peur et refuse d'y aller ; il est remplacé par Chaim ENGEL, qui lui poignarde la poitrine en répétant à chaque coup le nom d'un parent tué à Sobibor. Le bras du SS GRAETSCHUS dont le corps fut placé à la hâte sous une table parmi des chiffons, dépasse alors qu'un SS entre dans l'entrepôt et lui marche sur la main : les insurgés lui bondissent dessus et le tuent. Une heure s'est passée et 11 nazis ont été tués.

À 17h, c'est l'appel et donc le moment où l'on va découvrir qu'il y a des absents. L'alerte est donnée quand l'un des gardes découvre un cadavre. Sacha, qui emmenait les Juifs vers le portail principal, entend des coups de feu. Il décide alors de les prévenir de la révolte, bientôt sous les « hurras ! » des Juifs rassemblés : c'est la débandade, tout le monde court vers la grille. Il y a 450 mètres à parcourir entre cette grille et la forêt. FRANZEL, armé de son pistolet mitrailleur constitue alors un groupe qui empêche le passage vers le portail. Il y a là beaucoup de victimes. Yehuda parvient à atteindre la forêt : il s'écroule et s'y endort. Thomas avec un petit groupe composé de Sacha, Shlomo SMAJZER et SENDER se retrouvent dans le corridor des gardes. Devant eux, une clôture de barbelés et 17 mètres de champs de mine, derrière les gardes sur les miradors qui leur tirent dessus : Shlomo parvient à en tuer un avec un fusil. D'autres Juifs les rejoignent qui grimpent le long de la clôture, sous les tirs des nazis. Impossible de jeter

comme prévu des pierres ou morceaux de bois pour faire sauter les mines. Thomas BLATT tombe sous la clôture ce qui lui sauve la vie car ceux qui passent meurent les uns après les autres sur les mines. Il se retrouve seul parmi les corps. Il court, de cratère en cratère, sous le feu des mitraillettes et parvient à atteindre la forêt.

03

53 RESCAPÉS

Au moment de l'évasion, sur 550 prisonniers juifs :

- 150 incapables ou refusant de s'évader ; certains ont continué à se battre toute la nuit. Tous ont été tués le lendemain.
- 80 tués au combat ou sur les champs de mines.
- 320 prisonniers évadés dont 170 capturés durant la chasse à l'homme organisée par les SS, la police et la Wehrmacht, équipés d'avions de reconnaissance ; 150 évadés dont 5 tués au combat dans l'armée ou chez les partisans, 92 tués par la population hostile. 45 survivants sont Polonais sur plus de 158 000, 2 Hollandais sur plus de 34 000, 1 Tchèque sur plus de 30 000, 9 Russes sur plus de 13 000 et 1 Français sur plus de 5 000.

La nouvelle de l'évasion fut connue du monde extérieur le 25 octobre grâce à un câble expédié au gouvernement polonais en exil par la Résistance polonaise. Peu de temps après, les SS firent venir un groupe de prisonniers juifs de Treblinka (épargnés pour nettoyer le camp de Treblinka après la révolte*) pour démanteler les installations de mise à mort et effacer les traces de la véritable fonction de Sobibor. À la fin du mois de novembre 1943, ces prisonniers juifs furent sauvagement assassinés.



Portrait de groupe de quelques-uns des participants au soulèvement de Sobibor. Pologne, août 1944. US Holocaust Memorial Museum

Le destin de quelques insurgés

Alexandre Petcherski intégra une unité de partisans soviétiques. Il retourna à la vie civile à la fin de la guerre. Mais en 1948, il est arrêté pour trahison et jeté en prison avec son frère. Ce n'est qu'en 2016 qu'il est décoré de l'Ordre du courage, à titre posthume.

Chaim Engel et sa future femme **Selma Wijnberg** sont cachés chez un fermier jusqu'à la libération des camps par l'armée soviétique en juin 1944. Ils ont déménagé aux Pays-Bas, pays d'origine de Selma, où ils sont restés jusqu'en 1951, date à laquelle ils ont immigré en Israël puis aux États-Unis en 1957.

Thomas Toïvi Blatt se cacha chez un fermier cupide avec deux autres camarades puis travailla comme courrier pour la résistance polonaise. Après la guerre, il resta en Pologne puis partit pour les États-Unis en 1959.

Leon Feldhendler parvient à se cacher à Lublin. Le 2 avril 1945 il reçoit une salve de tirs au travers de la porte de son appartement et décède 4 jours plus tard de ses blessures, sans que l'on connaisse aujourd'hui la véritable raison du meurtre. Il reçoit à titre posthume la Croix de Commandeur de l'Ordre de Polonia Restituta décernée par le Président de la Pologne le 14 octobre 2018 lors des commémorations du 75e anniversaire du soulèvement dans le camp d'extermination de Sobibor et l'Ordre du courage de la Fédération de Russie le 17 juillet 2019.

Avec dix autres évadés, **Yehuda Lerner** cherche un abri quand ils tombent sur une embuscade. Lui s'en tire et rejoint avec trois autres le groupe de partisans juifs de Chil Grynszpan. C'est lui qui témoigne devant Claude Lanzmann en 1979.

Erläuterungen:

Zu Spalte 1: Der deutsche Schutzhäftling, kath. Geistlicher
P l a n g g e r Josef, geb, am 16. 3. 1901 zu
München wurde am 3. 8. 42 nach Dachau überführt.

Zu Spalte 9: Polnische Juden 19
Tschechische Juden 9
Deutsche Juden 28
Gesamt Juden 56

**LES
ÉVASIONS**

Confrontés aux nouvelles des convois de déportation ou à la dureté des camps d'internement, certains tentent le tout pour le tout pour échapper aux mâchoires du système concentrationnaire. L'évasion est le dernier recours contre la déportation.

Zu Spalte 14: Deutsche Erd- u. Steinwerke 208 Häftlinge
Baultg. d. Waffen-SS u. Pol. 206 Häftlinge
Firma Kempf 20 Häftlinge

Zu Spalte 15: Lagerbetriebe 96 Häftlinge
Kommnisse: Am 4. August 42 nach 14.30 Uhr ergriffen
folgende Häftlinge die Flucht.

01 LES ATTAQUES DE CONVOI
LE CONVOI XX

Trois membres de la Résistance belge, Youra LIVCHITZ, Jean FRANKLEMON, et Robert MESTRIAUX, projettent une attaque sur un convoi de déportation. Le 23 avril 1943, munis d'un seul pistolet, de tenailles, et d'une lanterne qu'ils utilisent comme «feu rouge» pour stopper le train, ils attaquent le convoi XX parti de Malines avec 1631 déportés juifs.

Sous le feu allemand, ils parviennent à ouvrir un wagon dont sortent 17 déportés. Une fois le train reparti, d'autres déportés s'échappent par leurs propres moyens, profitant des ralentissements délibérément provoqués par le conducteur. Au total, 231 déportés quittent le train, mais 23 sont tués par les balles allemandes, et 95 sont repris dans les jours qui suivent. Youra LIVCHITZ, dénoncé par un agent infiltré, est arrêté et fusillé avec son frère en février 1944. FRANKLEMON et MESTRIAUX sont déportés mais survivent à la guerre.

02 LES ÉVASIONS
DU CAMP

Le travail au sein de kommandos facilite souvent les évasions. Le 4 août 1942, cinq détenus du Struthof, Martin WINTERBERGER, Joseph MAUTNER, Karl HAAS, Joseph CICHOSZ et Alfons CHRISTMANN, s'évadent ainsi de l'auberge où ils ont été mis au service des SS. Le détenus coupent les lignes téléphoniques, volent deux uniformes SS, et volent la voiture du chef de la direction des travaux. Ils franchissent ainsi sans encombre le portail de l'auberge. Martin WINTERBERGER, alsacien, connaît bien le secteur et peut y compter sur des soutiens.

Quatre des évadés parviennent à rejoindre l'Angleterre ou l'Afrique du Nord d'où ils reprennent le combat contre les nazis. Seul Alfons CHRISTMANN est capturé et ramené au camp, où il est pendu devant les détenus, le 5 novembre 1942.

Siegfried LEDERER, juif tchèque, parvient à s'échapper d'Auschwitz le 5 avril 1944, grâce à la complicité d'un garde roumain, Viktor PESTEK. Tombé amoureux d'une prisonnière, Renée NEUMANN, PESTEK cherche en effet un complice susceptible de lui procurer des faux papiers pour celle-ci. LEDERER, officier de l'armée et membre de la Résistance tchèque, peut se procurer les documents nécessaires grâce à ses contacts. PESTEK lui fournit un uniforme et une arme, et le soir du 5 avril, les deux hommes passent le portail du camp à bicyclette. Avant de retourner à Auschwitz avec les documents nécessaires à la libération de NEUMANN, LEDERER s'introduit plusieurs fois dans le camp de Theresienstadt pour avertir les prisonniers juifs du sort qui les attend, en vain. Lors de leur retour à Auschwitz, PESTEK est interpellé avant d'avoir pu libérer NEUMANN. Il est exécuté comme déserteur. LEDERER parvient à s'échapper et à rejoindre le maquis.

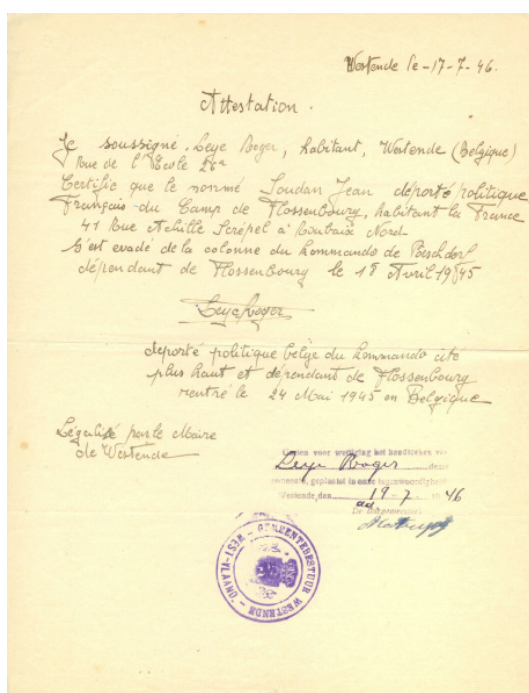
03

L'ÉVASION A L'OCCASION DES MARCHES DE LA MORT

Des évasions se produisent également au cours des transferts et des marches de la mort qui ont lieu lors de l'avancée alliée. Lors de la liquidation du camp de Dora, Stéphane HESSEL parvient ainsi à démonter quelques lattes du plancher et à sauter du train qui l'emmène vers Bergen-Belsen. Il rejoint les troupes américaines. Jean SOUDAN pour sa part s'échappe lors de l'évacuation d'un *kommando* de Flossenbourg.



Jean SOUDAN



Attestation rédigée par Roger LEYE,
camarade de déportation de SOUDAN
Coll. MRB 2003.7.17

LA RÉSISTANCE ORGANISÉE DANS LES CAMPS

L'internement de déportés formés aux actions clandestines et à la lutte collective nourrit une résistance de plus en plus structurée au sein même des camps.

Incinération des corps à Auschwitz-Birkenau, photo prise clandestinement par les membres du Sonderkommando à l'été 1944
Coll. Musée National d'Auschwitz-Birkenau



01

LES RÉVOLTES DANS LES CENTRES D'EXTERMINATION

TREBLINKA, 2 AOÛT 1943

Les prisonniers du camp de Treblinka réalisent qu'ils vont bientôt être assassinés. Ils prévoient un soulèvement avec le mouvement de résistance. Le 2 août 1943, ils s'emparent d'armes, mais sont découverts avant de pouvoir prendre le contrôle du camp. Plus de 300 parviennent à s'échapper, mais les deux tiers sont repris et fusillés. Le site est démantelé à l'automne 1943 par les survivants qui sont exécutés une fois la tâche accomplie.

SOBIBOR, 14 OCTOBRE 1943

Prévenus du démantèlement du camp de Belzec, les déportés du mouvement clandestin de Sobibór comprennent que les SS ont programmé leur extermination. Le 14 octobre 1943, ils tuent 11 SS en service et désarment des gardiens avec l'aide d'anciens prisonniers de guerre juifs soviétiques. Environ 300 prisonniers juifs s'échappent.

Plus de 100 sont repris ou exécutés, ou périssent dans le champ de mines entourant le camp. Il y a 58 survivants connus.

AUSCHWITZ, 7 OCTOBRE 1944

Un groupe international dirige la résistance en liaison avec les organisations polonaises intérieures et extérieures. Un soulèvement général doit coïncider avec l'approche des Soviétiques qui ont déjà libéré le camp de Maidanek en juillet 1944. Le 7 octobre 1944 les membres du Sonderkommando du Krematorium IV, affectés à l'incinération des cadavres, apprennent que les SS vont les assassiner. Bien que minutieusement préparée et armée, la révolte est déclenchée prématurément, sans coordination avec les trois autres Krematorium. 451 prisonniers juifs sont tués et les quatre prisonnières juives qui ont fourni des explosifs sont pendues le 6 janvier 1945.



Les survivants de Mauthausen accueillent les troupes de la 3ème Armée américaine le 6 mai 1945.

Coll. National Archives and Records Administration, College Park, Maryland

02

LA PARTICIPATION À LA LIBÉRATION DES CAMPS

MATHAUSEN

Le 8 avril, le comité militaire clandestin du camp envoie en vain aux alliés un premier message grâce à un poste émetteur clandestin. Leur second message reçoit une réponse de l'Etat-Major de la 3ème Armée américaine, signalant que les troupes sont à proximité. Le 10 avril, des avions de reconnaissance américains survolent le camp. Le Commandant allemand du camp fait alors déplacer 5000 prisonniers russes, polonais, et tchèques. Les déportés craignent que les SS, nerveux, ne commettent plus de massacres.

Le 11 avril 1945, le comité militaire clandestin du camp sort les armes de leurs cachettes et donne l'ordre de lancer l'attaque, alors que les troupes américaines sont toute proches. Les SS sont vaincus, le drapeau blanc flotte sur la tour. À 16h00, une Jeep américaine pénètre dans le camp. Les déportés livrent aux Alliés les 200 SS faits prisonniers.

Leur action a épargné la vie à 21000 déportés, parmi lesquels environ 900 enfants juifs protégés par la Résistance dans le camp.

BUCHENWALD

Grâce aux armes dérobées dans l'armurerie, les prisonniers pourchassent les SS en fuite. Le 6 mai, les troupes américaines de retour sont accueillies par une banderole de bienvenue fabriquée par les prisonniers.

C'est le dernier camp libéré. Une résistance s'est structurée autour des républicains espagnols. Les derniers SS abandonnent le camp à la police autrichienne dans la nuit du 3 au 4 mai 1945. Les policiers négocient avec les résistants du Comité international. Le 5 mai 1945, la 11e division blindée de la 3e armée américaine désarme totalement les gardes avant de laisser le camp sous le contrôle du Comité international.

« CHAQUE MORT EST UNE VICTOIRE »

Dans le milieu concentrationnaire où la moindre insoumission peut causer la mort, la préservation de la vie, la résistance à la déshumanisation, sont en elles-mêmes acte de Résistance.

Georges DUDAL à Auschwitz le 8 juillet 1942.
Coll. Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau



01 HUMANITÉ, SOCIABILITÉ, DIGNITÉ

Les gestes d'humanité les plus simples revêtent une importance extraordinaire.

C'est à l'amitié que Primo LEVI attribue en partie sa survie lorsqu'il écrit au sujet d'un ouvrier civil italien dans Si c'est un homme : « Je crois que c'est vraiment à Lorenzo que je dois d'être encore en vie aujourd'hui ; non pas tant à cause de son aide matérielle que pour m'avoir constamment rappelé par sa présence, par sa façon si simple et naturelle d'être bon, qu'il existait encore, en dehors du nôtre, un monde juste [...] »

La sociabilité, les rituels «normaux» sont des gestes de défi auxquels on se raccroche. Le sentiment de communauté est primordial. Les enfants KELLER-ROSENBERG, Lili, Robert et André, déportés avec leur maman à Ravensbrück, sont rassemblés avec les autres enfants du bloc par une surveillante tchèque très douce, Magenka, qui leur apprend des chansons pour passer le temps.

Préserver sa dignité physique et spirituelle conforte les prisonniers dans leur volonté de vivre. Charlotte, maman de Lili, Robert et André, leur impose une discipline quotidienne pour accéder aux salles d'eau tôt le matin et conserver leur hygiène personnelle. Ambroise STIENNE, résistant du réseau Centurie déporté à la forteresse d'Untermassfeld, y fabrique un chapelet en papier mâché afin de poursuivre ses pratiques religieuses.

02 L'ENTRAIDE ORGANISÉE

L'entraide peut prendre des formes plus organisées. Mais pour les mettre en place, il est impératif de prendre le contrôle des postes-clefs du camp : administration, cuisines, infirmerie... Le mot «organiser» revêt un panel de nouveaux sens dans le milieu concentrationnaire, de la planification d'actions de résistance au vol d'objets utiles. Georges DUDAL «organise» ainsi le sucre des cuisines des travailleurs civils au profit de ses compagnons.

C'est à cette organisation que des prisonniers doivent d'avoir survécu malgré l'adversité. Ainsi en est-il de Constant LETENEUR, unijambiste, affecté à la cordonnerie du camp (son métier dans le civil) dès son arrivée à Buchenwald grâce à la complicité des prisonniers en charge du secrétariat. Le motif de déportation, la nationalité, les opinions politiques sont autant de critères déterminant l'acte d'entraide. Ce choix fait porter une lourde responsabilité à celui qui prend « la terrible décision qui [contraint] de choisir entre mille autres un camarade auquel on [peut] garantir la vie. » (Walter POLLER, secrétaire médical à Buchenwald, cité par Hermann LANGBEIN.)

03 LA RÉSISTANCE INTELLECTUELLE

Dans le camp d'Esterwegen, situé en Basse-Saxe, un journal clandestin réussit à exister de septembre 1943 à février 1944. Il est animé par plusieurs déportés menés par un résistant belge, Valère PASSELECQ. Contribue aussi à ce journal Auguste DÉAN, résistant des réseaux Pat O'Leary (spécialisé dans l'évasion) et Centurie (spécialisé dans le renseignement). L'organisation de cette presse clandestine s'appuie sur un délégué par baraque. Le journal est quotidien, et chaque semaine, une revue livre une analyse politique (conférences internationales, etc.).

Les informations sont issues de l'écoute, la nuit, des radios allemandes et de la BBC. Mais le groupe est dénoncé aux nazis par un mouchard. Les auteurs sont alors arrêtés. Valère PASSELECQ est exécuté le 7 juin 1944. Auguste DÉAN échappe au même sort car une décision administrative l'envoie au même moment à la prison de Bayreuth. Il est ensuite déporté à Dachau où il est libéré le 29 avril 1945.

Les archives des journaux clandestins du camp d'Esterwegen ont été placées dans des boîtes de conserve et dissimulées sous le sol d'une baraque, ce qui permet à Auguste DÉAN d'en récupérer une partie après guerre.

L'exercice de la raison, les pratiques intellectuelles collectives permettent aux déportés de s'extraire de leur réalité. Dans certains camps d'internement et de concentration, des cours sont donnés aux prisonniers. Ainsi au secteur B du camp de Royallieu, destiné aux « civils de nationalité ennemie qui se trouvaient sur le territoire d'un État belligérant ou d'un territoire occupé », les internés américains ont accès à une bibliothèque gérée par le YMCA (association de jeunesse et d'éducation populaire).

Ils peuvent ainsi y poursuivre leurs études grâce aux cours dispensés par les internés eux-mêmes, suivant leurs spécialités et professions. Chaque baraquement possède sa propre salle d'étude qui sert également de salle de réunion. La Croix-Rouge sollicite les universités américaines pour homologuer les études suivies au sein du camp.

Ces pratiques intellectuelles ou artistiques peuvent également se développer dans l'intention de laisser des traces des crimes nazis. Francesc BOIX, combattant républicain catalan de la guerre d'Espagne, est interné à Mauthausen en 1941. Photographe, il est affecté au service d'identification du camp. Il arrive à cacher environ un tiers des photos des activités du camp, des prisonniers, des gardiens, des dignitaires SS en visite, grâce à la complicité d'une habitante de Mauthausen, Anna POINTNER, qui prend le risque de les dissimuler chez elle. Après la Libération, BOIX est appelé à témoigner lors des procès de Nuremberg et Mauthausen en s'appuyant sur ces preuves accablantes.



Photo prisonniers de Mauthausen au travail
Coll. National Archives and Records Administration, College Park, Record ID: 338-Cases Tried--box 345--file 000-50-5. Provenance: Francisco Boix.

SURVIVRE ET TÉMOIGNER

Comment, au retour des camps et de l'indicible, se réintégrer dans la vie ordinaire, fonder une famille, tenter de revivre tout simplement après une expérience de déshumanisation hors du commun ?

01 LA VIE REPREND MAIS...

L'expérience de la déportation reste omniprésente

Simone (1927-2017), Madeleine surnommée Milou, et leur mère Yvonne JACOB sont arrêtées comme juives le 30 mars 1944 et déportées à Auschwitz puis transférées à Bergen-Belsen où Yvonne meurt d'épuisement. Denise (1924-2013) est, elle, arrêtée comme résistante en juin 1944 et déportée à Ravensbrück. Elles n'auront jamais plus de nouvelles de leur père André et de leur frère Jean.

Revivre après la déportation

Simone s'inscrit, dès son retour en 1945, à la faculté de droit et à l'Institut d'études politiques de Paris. Elle épouse en 1946 Antoine VEIL (1926-2013) dont elle aura trois enfants et neuf petits enfants. Rapidement, elle explique qu'il faut faire la distinction entre les nazis responsables de la Shoah et les Allemands dans leur ensemble, et elle accepte de s'installer à Stuttgart pour la carrière professionnelle de son mari. Nommée deux fois ministre en 1974 et 1993, elle est également Présidente du Parlement européen de 1978 à 1982. De 2001 à 2007, elle préside la Fondation pour la mémoire de la Shoah. Exemple de résilience, elle accepte, le 22 décembre 2004, de retourner à Auschwitz avec cinq de ses petits-enfants.

Élue à l'Académie française en 2010, son épée d'Immortelle porte le numéro de matricule qui avait été inscrit sur son bras à Auschwitz (numéro 78 651) ainsi que les devises de la République française et de l'Union européenne (« In varietate concordia » : « L'entente dans la diversité »).



Madeleine (dite Milou), Denise et Simone JACOB avant la guerre

02

REPRENDRE DES FORCES

Noëlla ROUGET-PEAUDEAU (1919-2020) résistante, déportée le 31 janvier 1944, à Ravensbrück (numéro de matricule 27 240). Elle se lie d'amitié avec plusieurs déportées, parmi lesquelles Geneviève DE GAULLE, Germaine TILLION ou encore Denise VERNAY.

Le jeudi 5 avril 1945, Noëlla ROUGET fait partie des 300 premières femmes françaises libérées. Geneviève DE GAULLE lui propose d'aller en convalescence en Suisse, à Château-d'OEx, au chalet La Gumfluh, une des neuf maisons d'accueil de l'ADIR et son Comité d'aide en Suisse. Elle passe trois mois dans ce chalet et y rencontre son futur mari, André ROUGET, qui vient de Genève, où le couple s'établit après son mariage, en 1947. Deux fils sont nés de cette union.

03

L'APRES DEPORTATION

Longtemps, Noëlla ROUGET ne parle pas de sa déportation, sinon avec ses camarades de l'ADIR. Ce qu'elle a à raconter est inaudible. Dans les années 1980, devant la montée du négationnisme, Noëlla ROUGET sort de son silence. Ainsi, lorsque Mariette PASCHOD, enseignante d'histoire à Lausanne, en vient à nier publiquement les chambres à gaz, elle lui adresse une lettre ouverte, dans la «Gazette de Lausanne» du 20 août 1986. Elle commence alors à témoigner : « **Même aujourd'hui [...] je continue à témoigner dans les classes. Je me sens obligée de le faire, pour toutes celles que l'on a laissées derrière nous, dans la chambre à gaz de Ravensbrück** ». Elle accompagne aussi à plusieurs reprises des voyages de classes d'élèves genevois à Auschwitz.

Paul SOBOL (1926-2020) est arrêté avec sa famille sur dénonciation en Belgique le 13 juin 1944 et fait partie du dernier convoi de déportation des Juifs à quitter la caserne Dossin en direction d'Auschwitz. Le 1er mai 1945, il regagne la Belgique où il retrouve sa soeur. Son jeune frère et ses parents ne revinrent jamais. Le 16 septembre 1947, Paul épouse Nelly VANDEPAER (1926-2012). Le couple aura deux enfants.

Il s'est tu pendant plus de 40 ans : « **À mon retour, personne ne me questionnait sur ce que j'avais vécu, j'avais honte de leur parler de ce que j'avais été, un esclave des nazis. Je ne leur montrais même pas mon tatouage B-3635, ils n'auraient pas compris ou ils n'auraient pas voulu savoir** ». Il commence à témoigner de son expérience auprès des plus jeunes, notamment dans les écoles secondaires, à partir de 1987, suite à un voyage organisé par la fondation Auschwitz de Bruxelles.



Carte de rapatriée de déportation de Madame ROUGET.

OBTENIR JUSTICE

Pour les victimes de la déportation, obtenir justice représente une forme de Résistance, une lutte contre l'oubli, le déni et le négationnisme.

01 CRIMINALISER LA DÉPORTATION

...Et faire condamner les bourreaux.

Les reportages et photos de la libération des camps, les archives allemandes sont utilisés davantage que les témoignages des survivants comme pièces à conviction. 5 025 criminels sont jugés par les tribunaux des Occidentaux dans leur zone d'occupation entre 1946 et 1949.

70 % des condamnations des crimes nazis sont prononcées entre 1945 et 1949. En août 1945, les Alliés fondent le TMI (Tribunal Militaire International) chargé de juger les crimes de guerre, parmi lesquels la déportation et les crimes contre l'humanité. Réuni à Nuremberg, il juge 22 hauts dignitaires nazis, au cours du premier procès international, du 20 novembre 1945 au 1er octobre 1946.

Des victimes comme Simon WIESENTHAL, s'engagent pour traduire les criminels nazis devant les tribunaux. Son action permet de juger plus de 1 100 criminels de guerre, dont celui qui a arrêté Anne Franck.

02 DE L'APRES NUREMBERG AUX ANNÉES 60

Le procès EICHMANN, en 1961, est déterminant. Jugé à Jérusalem, Adolph EICHMANN est l'un des acteurs de la déportation des juifs et des Tziganes. Il est pendu en 1962. Son procès révèle l'ampleur des atrocités nazies, fait appel aux témoignages des survivants qui, à partir de là, se sentent capables de raconter leur histoire et de faire oeuvre de transmission. Les procès des criminels nazis connaissent un regain d'intérêt.

En RFA, 900 procès ont lieu, mais des milliers de criminels ou complices ne sont pas jugés : certains ont fui à l'étranger et vivent sous une fausse identité, d'autres ont retrouvé une place dans la société de la RFA en reconstruction et les Alliés occidentaux sont préoccupés par la Guerre froide.

Adolph EICHMANN





Le banc des accusés au premier procès de Nuremberg.
National Archives and Records Administration, College Park, MD

03 DU TOURNANT DES ANNÉES 60 A NOS JOURS

À partir des années 1960, l'action judiciaire se concentre principalement sur les auteurs du génocide juif.

Depuis le milieu des années 1960, le couple KLARSFELD s'est engagé dans un combat quotidien contre l'oubli et le négationnisme (fait de nier le génocide juif) qui fait un retour en force avec les propos de Robert FAURISSON. L'engagement des KLARSFELD, puis l'accès à de nouvelles archives après la chute du Mur de Berlin en 1989, permet de nouveaux procès (Klaus BARBIE en 1987 et Maurice PAPON en 1997). Les témoignages se multiplient.



Beate et Serge KLARSFELD en 1979.
SIPA PRESS